

Compte rendu

DE CICÉRON À BENJAMIN. TRADUCTEURS, TRADUCTIONS, RÉFLEXIONS

Michel Ballard. *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992, coll. «Études de la traduction», 299 p. ISBN 2-85939-412-5.

Sur les rayons des bibliothèques, on peut trouver des histoires universelles de la musique, des arts, des sciences ou de la littérature. C'est en vain qu'on y chercherait une histoire universelle de la traduction. Cette vaste synthèse de l'activité millénaire des traducteurs reste à écrire. On peut même se demander s'il n'est pas utopique de croire à la possibilité de réaliser une synthèse d'une telle envergure. La Fédération internationale des traducteurs en a caressé le projet dès 1963, mais elle a dû reculer devant l'ampleur de la tâche¹.

Cela n'empêche pas certains historiens de la traduction, et Michel Ballard est du nombre, de s'attaquer à la description de vastes pans de cette histoire. A l'instar d'Andrej Federov, ils entretiennent la conviction qu'«aucune science ne peut exister sans tenir compte ni tirer profit des expériences du passé, du travail de ceux qui ont autrefois exercé leur activité dans le même domaine².»

Dans son plus récent ouvrage, *De Cicéron à Benjamin*, M. Ballard convie le lecteur à un fascinant voyage culturel dans le temps et l'espace. Le panorama qui, au fil des pages, se déroule sous les yeux du lecteur-voyageur n'est pas fait d'une sèche énumération de traducteurs ni de listes arides de traductions. Tout en respectant l'ordre chronologique, le plus propre à faire ressortir les phases successives de l'évolution de la pensée traductive, l'auteur s'efforce de rattacher la réflexion des traducteurs d'hier aux divers courants littéraires et culturels dominants des époques où ils ont vécu. Pour reprendre ses propres mots, il a «essayé d'ordonner un certain nombre de faits concernant les traducteurs, la traduction et la réflexion sur cette pratique» (p. 19), en interrogeant les textes eux-mêmes chaque fois que cela était possible. Son angle de vision est celui d'un pédagogue qui cherche à préciser, pour une période donnée, les tendances de fond dans ce qu'on peut appeler la «mouvance réflexive» sur la traduction, à défaut de pouvoir parler d'une pensée théorique organisée et cumulative. La démarche, quoiqu'ambitieuse, est fort louable et on peut dire que l'auteur se révèle un guide lucide et perspicace, doué d'un esprit critique sûr. En un mot, M. Ballard a cherché à préciser l'importance historique des traducteurs afin de dégager leur apport à la traductologie. Son ouvrage nous réserve d'étonnantes surprises.

Disons d'entrée de jeu que le titre est quelque peu trompeur en ce sens que le point de départ du voyage n'est pas à strictement parler Cicéron (dont il est question à la page 39 seulement), mais la Haute Antiquité. Les quelques pages consacrées à l'origine de l'écriture et aux premières traductions apparues en Mésopotamie et en Égypte étaient-elles vraiment indispensables? Il ne manque pas d'articles bien documentés sur le sujet auxquels il aurait suffi de renvoyer le lecteur. En revanche, comme l'observe l'auteur lui-même, à Rome «la traduction se personnalise, elle constitue un relais culturel indéniable et devient matière à théorisation» (p. 38). Compte tenu de la thèse défendue par l'auteur, Rome représentait le point de départ logique de son étude. Cicéron en est le symbole.

Le périple dans lequel l'auteur nous entraîne suit les grands mouvements de migration du savoir et des progrès intellectuels en Occident et au Moyen Orient. Il n'y a là rien d'étonnant car au cours des siècles, les grands centres de la culture ont suivi un constant mouvement de migration et les «foyers ardents» de traduction ont suivi les mêmes chemins : civilisation gréco-romaine, civilisation arabe (Bagdad), Espagne (Tolède), Italie, France, Angleterre, Allemagne.

M. Ballard a su éviter l'écueil d'ordonner la matière de son livre à partir d'une périodisation trop étanche par siècles. Ses cinq têtes de chapitre sont les suivantes : I - Aux sources d'une opposition fondamentale; II - La traduction comme relais; III - La traduction comme découverte et comme horizon; IV - Les «Belles infidèles» et la naissance de la traductologie; V - Divergences et réactions. Il a donc choisi de découper le continuum de l'histoire en larges périodes correspondant grosso modo à l'Antiquité, au Moyen Âge, à la Renaissance, aux XVII^e et XVIII^e siècles et au XIX^e siècle. Il a cependant bien pris soin de ne pas adopter une vision réductrice et simplificatrice qui aurait consisté à laisser croire que pour chacune de ces périodes, les traducteurs n'ont pratiqué en alternance qu'un seul genre de traduction, tantôt littéral, tantôt libre. A l'examen, la situation se révèle beaucoup plus complexe. L'auteur fait bien ressortir que toutes les époques ont été marquées par le choc des idées, par des professions de foi et des conceptions divergentes sur la manière de traduire.

Parfaitement maître de sa riche documentation, qu'il cite abondamment en ayant soin de mentionner ses sources comme l'exige tout travail scientifique rigoureux, l'auteur sort de l'ombre et projette à l'avant-scène de l'histoire de la traduction certains traducteurs qui, à ses yeux, se sont signalés par l'importance de leur contribution aux études traductologiques. Sont ainsi «réhabilités» Claude-Gaspard Bachet de Méziriac (1581-1638), Gaspard de Tende (1618-1697) et Alexander Fraser Tytler (1747-1813). Ces trois traducteurs-théoriciens, de même que le très connu Étienne Dolet (1509-1546), sont les seuls à avoir droit à une dizaine de pages et à faire l'objet d'une

présentation biographique plus détaillée. Ce «traitement de faveur» est, compte tenu de l'optique de l'auteur, parfaitement justifié.

Aux yeux de M. Ballard, en effet, chacune de ces quatre figures occupe une place importante dans l'histoire de la traduction en Occident, pour des raisons différentes. «Dolet instaure à la fois un ordre dans la description des opérations [de la traduction] et une déontologie» et «précise les tenants et les aboutissants du refus du littéralisme, au nom de la différence des propriétés des deux langues en présence» (p. 112). Méziriac, lui, réussit à «déduire les devoirs d'un bon traducteur» (p. 164) et à présenter l'une des premières analyses systématiques de l'erreur en traduction (p. 165).

Quant à de Tende, le comparatiste, il a l'immense mérite de publier le premier véritable manuel de traduction, *Règles de la traduction* (1660), après avoir observé la «récurrence dans la manière de traiter les problèmes de traduction chez différents traducteurs» (p. 188). M. Ballard va même jusqu'à considérer ce «premier effort remarquable pour codifier la traduction en partant de l'observation de sa pratique tout en tenant compte des acquis linguistiques de l'époque» (p. 195-196) comme le traité fondateur de la traductologie (p. 224). C'est assez dire le poids historique qu'il reconnaît à l'apport de Gaspard de Tende. Si la linguistique moderne naît avec le Suisse Ferdinand de Saussure, le père de la traductologie serait le Français Gaspard de Tende. L'historien-pédagogue M. Ballard se réclame, personnellement, de la tradition inaugurée par de Tende et se considère plus ou moins comme son «fils spirituel». N'écrit-il pas : «Nous introduirons occasionnellement notre propre terminologie en italiques pour mieux faire apparaître la filiation que nous avons perçue entre notre démarche et celle de Tende» (p. 191)?

Enfin, contrairement à G. Steiner et à son homonyme T.R. Steiner, M. Ballard entretient une grande admiration pour Tytler et son *Essay on the Principles of Translation*, publié en 1790. Le grand mérite de Tytler, selon lui, «est de théoriser à partir du concret, pièces en main, et ce de manière construite, systématique» (p. 215) en vue «de dégager les principes et les règles d'un art [...] peu étudié sur le plan méthodique» (p. 216). Tytler aurait produit «un travail original par son ampleur et sa systématisation» (p. 223).

A ces quatre traducteurs-phares, il faudrait ajouter Walter Benjamin (1892-1940), point d'arrivée du périple. Mais M. Ballard ne semble adhérer que partiellement au «concept de révélation³» de cet auteur, à qui il ne consacre guère plus que sept pages. En revanche, lorsqu'il s'agit de Dolet, de Méziriac, de Tende et de Tytler, ses démonstrations sont étayées et convaincantes.

Si M. Ballard a retenu comme particulièrement significatives les contributions de Dolet, Méziriac, Tende et Tytler, c'est parce qu'elles offrent des «visions synthétiques» et forment les assises de la

traductologie. «Ce qui caractérise le passage à la traductologie, estime-t-il, c'est le souci de construire la réflexion sur la traduction mais non plus simplement à partir d'un problème immédiat, que l'on vient de rencontrer» (p. 274). Autrement dit, la traductologie naît avec les premiers travaux synthétiques dont la particularité est de transcender l'analyse de cas d'espèces et d'édicter des lois et des règles générales de traduction dans le but avoué de faciliter soit l'apprentissage de la traduction, soit la pratique du métier. Le très grand mérite de M. Ballard réside dans le fait qu'il a su repérer des points d'ancrage solides de la traductologie dans le courant de l'histoire. C'est à nos yeux ce qu'il y a de véritablement neuf dans cet ouvrage. Pour ce faire il aura eu le courage de prendre le contre-pied d'idées reçues concernant certains traducteurs et de ne pas faire siens les jugements timorés ou condescendants de traductologues modernes à l'égard de figures «historiques» de la profession.

Auteur de plusieurs manuels de traduction⁴, M. Ballard se montre sensible aux visées didactiques des traducteurs-théoriciens qui composent sa galerie impressionnante de personnages. Il établit aussi de fréquents et judicieux rapprochements entre les notions théoriques des auteurs anciens et celles de la linguistique et de la traductologie contemporaine, ce qui tend à montrer qu'il n'y a pas de solution de continuité entre la pensée traductologique d'hier et d'aujourd'hui. Il fait voler en éclats le mythe tenace et encore trop répandu selon lequel la réflexion sur la traduction avant 1950 ne serait qu'un magma de considérations nébuleuses dénué de toute valeur scientifique et sans grand intérêt. Au mieux, les réflexions des traducteurs d'autrefois seraient une sorte de curiosité de musée. Le parcours qui mène de Cicéron à Benjamin prouve éloquemment qu'il n'en est rien. Il faut savoir gré à M. Ballard de l'avoir rappelé et d'en avoir fait brillamment la démonstration.

Cela dit, quelques remarques s'imposent, mais elles n'entachent nullement la valeur intrinsèque de l'ouvrage. Un premier point concerne la forme, l'articulation des faits présentés à l'intérieur des chapitres et les liens entre les chapitres. L'auteur ne prend pas toujours la peine de faire les transitions nécessaires entre la description de deux périodes historiques ou deux foyers de traduction. Il nous a semblé, par exemple, qu'il y aurait eu lieu d'ajouter des paragraphes de transition aux pages 38, 63, 81, 88, 97 et 132. En outre, on peut déplorer l'absence de conclusion à la fin des chapitres II, III et V. L'auteur, qui semble préférer les descriptions et les analyses fines aux synthèses et aux résumés, auraient pu en conclusion, justifier les titres assez généraux de ses chapitres et présenter dans une forme ramassée les progrès accomplis à chaque «palier» de l'évolution du phénomène étudié.

Bien que *De Cicéron à Benjamin* repose sur une solide documentation, il n'empêche que certaines omissions (délibérées ou non) étonnent. Il est dommage que l'auteur n'ait pas consulté l'excellente biographie de saint Jérôme, oeuvre de J. N. Kelly, *Jerome* (1975). La méthode de traduction

pratiquée par l'ermite de Bethléem y est bien décrite. Les fondements d'une des premières méthodes de traduction c'est chez saint Jérôme qu'il faut les chercher et non, comme le pense Louis Kelly, chez son contemporain saint Augustin (p. 52). On peut regretter aussi que l'auteur n'ait pas consulté l'ouvrage de Serge Lusignan, *Parler vulgairement*⁵, dont le chapitre IV décrit le «schéma» habituel des préfaces ornant les traductions médiévales. Cela lui aurait permis de préciser ce qu'il dit de ces mêmes préfaces (p. 85). Plus important encore, il est regrettable que les articles, incontournables à notre avis, de Jacques Monfrin⁶ n'aient pas été exploités pour traiter de cette même époque. Ces trois sources importantes auraient permis d'étoffer le chapitre consacré au Moyen Âge. M. Ballard laisse entendre que la période médiévale n'aurait, sur le plan lexical, que préparé la voie «à l'enrichissement par emprunts et néologismes que connaîtra la Renaissance» (p. 87). Or, il est admis que l'emprunt et la néologie ont été abondamment pratiqués à cette période de gestation de la langue. «Quantité de mots ont été forgés sur l'enclume de la traduction médiévale», a écrit Serge Lusignan.

Quant aux traducteurs dont les noms, étrangement, ne figurent pas dans cet ouvrage, on peut mentionner ceux de Chateaubriand, Mallarmé et Littré, tous littéralistes à leur manière. Dans ses *Belles infidèles* (1955), Georges Mounin leur réservait pourtant un sort plus enviable. A la lecture, on a parfois l'impression que l'auteur est moins maître de son sujet lorsqu'il traite du Moyen Âge et du XIX^e siècle. En revanche, il donne sa pleine mesure lorsqu'il aborde «Les "Belles infidèles" et la naissance de la traductologie» (Chapitre IV, p. 147-197). C'est indéniablement dans ces cinquante pages, d'ailleurs les plus étoffées et celles qui, toutes proportions gardées, reposent sur le plus grand nombre de sources primaires, que l'on relève la contribution la plus originale de l'auteur. Et ce chapitre se termine, comme il se doit, par une conclusion, preuve supplémentaire qu'il est plus achevé que les autres! Néanmoins, l'auteur passe quasiment sous silence la fameuse Querelle des Anciens et des Modernes et la virulente polémique opposant M^{me} Dacier à l'académicien Houdar de la Motte.

On pourrait aussi chicaner l'auteur pour avoir consacré une portion congrue de son ouvrage aux deux grands traducteurs que sont Gérard de Crémone (1114-1187) et Jacques Amyot (1513-1593). Mais tout cela n'est que peccadille en comparaison de la bonne tenue de l'ensemble de l'ouvrage, de la pertinence des réflexions et des jugements critiques et surtout du nombre de figures de traductologues du passé, jusqu'ici mal éclairées, qui apparaissent enfin en pleine lumière. Nous pensons évidemment à Méziriac, à Tende et à Tytler.

Il y a lieu de signaler, en terminant, la qualité de la conclusion générale de l'ouvrage, véritable plaidoyer en faveur de l'apport de l'histoire aux études traductologiques et du rapport de complémentarité qui existe entre théorie et pratique. «La théorie naît de la pratique, et la théorie a

une visée pratique plus ou moins forte, elle peut en tout cas avoir des retombées pratiques même si elle n'a pas eu cette visée» (p. 272). Nous partageons entièrement ce point de vue. De larges extraits de cette conclusion mériteraient d'être cités.

Malgré l'ampleur et la complexité de la matière couverte, la rétrospective critique et intelligente de M. Ballard est d'une lecture fort agréable. L'information, bien que souvent tirée de sources secondaires, est précise et les mises en perspective sont toujours pertinentes. La jeune collection «Étude de la traduction», codirigée par Lieven D'Hulst et Michel Ballard, de même que les études traductologiques viennent incontestablement de s'enrichir d'un ouvrage qui fera date. Il sera difficile de ne pas y faire référence. Nous souhaitons à son auteur les nombreux lecteurs qu'il mérite.

RÉFÉRENCES

1. Voir György Radó, «La traduction et son histoire», dans *Babel*, vol. X, n° 1, 1964, p. 15.
2. *Introduction à la théorie de la traduction*, p. 20, cité par György Radó, "Approaching the History of Translation", dans *Babel*, vol. XIII, n° 3, 1967, pp. 169-173.
3. «Chez Benjamin, l'objet de la traduction n'est pas le sens mais une essence spirituelle qui procède de l'identité de la langue qui l'exprime» (p. 257). «On ne saurait à coup sûr, et sans déformer la vérité, faire de Benjamin la source d'une manière de traduire qui se développe aujourd'hui dans le domaine de la traduction des textes littéraires ou sacrés» (p. 258).
4. Citons *La Traduction de l'anglais. Théorie et pratique. Exercices de morphosyntaxe* (1980); *La Traduction de l'anglais au français* (1987); (en collaboration) *Manuel de version anglaise* (1988)
5. Paris/Montréal, Vrin/Presses de l'Université de Montréal, 1986, 204 p.
6. «Humanisme et traduction au Moyen Âge». Actes du colloque organisé par le Centre de Philologie et de Littératures romanes de l'Université de Strasbourg, publiés par Anthème Fourrier, Paris, C. H. Klincksieck, 1964, pp. 217-246. «Les traducteurs et leur public en France au Moyen Âge», *Ibid.* pp. 247-262.

Ce compte rendu a été publié dans *Target*, vol. 5, n° 2, 1994, p. 260-265.